

lecoqpelaud.com

Les Guerres de 14-18 et de 39-45 au front et au pays

JUILLET 1915 - IL Y A EU 105 ANS DANS LES DARDANELLES

Un frère Goy dans la tourmente

Le frère mariste Jubin, -né Jacques Goy- soldat du 176 Régiment d'Infanterie est envoyé dans le Dardanelles en avril 1915. Il a 34 ans. Le 22 juillet 1915, après dix jours dans les tranchées du front, sur la presqu'île de Gallipoli, il écrit à son frère, mariste aussi, frère Fidèle, une longue lettre détaillée où il ne lui cache rien des choses horribles qu'il a vécues. Ce document, publié pour la première fois, été retrouvé il y a peu par une de ses petites nièces qui nous a autorisés à la reproduire.

Dardanelles 22/7/15

Mon bien cher Frère,

Le 10 courant, je rentrais à ma Compagnie ainsi que plusieurs autres employés. Le 12 à 2h du matin, nous partions en repos à la ferme Zimmerman où nous eûmes deux blessés par les balles perdues. C'est une ferme turque ruinée, à laquelle on a donné le nom d'un officier tombé là. Le soir nous allions coucher en 3^{ème} ligne. A 9h, je dois descendre dans un boyau abandonné pour interroger un blessé turc : le malheureux était agonisant et ne put me répondre. A 11h, la 3^{ème} section s'avance par ordre du Commandant de Bataillon dans ce même boyau (moi 3^{ème}) et nous avançons jusqu'à la tranchée occupée par les Turcs sur qui nous lançons des grenades, ils esquissent un mouvement de recul puis se ressaisissent vite, nous mettons baïonnette au canon et attendons.

RAMPER SUR DES CADAVRES TURCS

Mon sergent m'envoie demander des renforts au Capitaine. J'y vole. La chaleur est intense, il est midi, pas d'air, il faut ramper sur des cadavres turcs qui obstruent les passages mal protégés par des parapets trop bas. Là, je reconnais un camarade qui vient d'être frappé d'une balle à la tête ; je voudrais le fouiller pour enlever au moins ses papiers, mais le passage est trop dangereux.

A 4h30, nous attaquons résolument, la

fusillade est intense, vacarme effrayant des obus ennemis, la terre qu'ils projettent à 40 mètres retombent sur les combattants. Je reçois une forte commotion à la tête. C'est une motte de terre, rien de grave. Un globe de feu passe à 2 mètres de moi et tombe qqes mètres en arrière produisant une commotion qui nous ébranle dans nos tranchées. Nous continuons à tirer sur l'ennemi en dérouté qui nous abandonne sa tranchée, mais nous fusille à balles explosibles dans notre nouvelle conquête encore mal défendue, il lance aussi des grenades. Les hommes tombent le crâne fracassé ; notre capitaine s'effondre sans un cri à côté du sergent qui organise la résistance car l'ennemi contre attaque furieusement.

J'ENDURE UNE SOIF HORRIBLE

Les zouaves nous ont renforcés et résistent vaillamment. J'en panse deux qui passent près de moi. Dès le début de l'action, je m'étais déséquipé pour approfondir la tranchée aux endroits dangereux. Je travaille avec ardeur en chemise, trempé comme au bain turc. Je m'interromps pour faire passer à la chaîne sac de terre et munition. Mon capitaine qui passait me félicite. Pendant ce temps, mon sac est pillé, mes bidons sont vidés et j'endure une soif horrible : sans doute, celui qui me joua le tour avait encore plus soif que moi.

Tout à coup, des cris éclatent

Suite p. 2

S.T.O. - Mardi 18 avril 1944

Le feuilleton du Frère Catherin (VII)

Le frère Catherin a été heureux de pouvoir « faire ses Pâques » à Fürstenberg, où il est arrivé le dimanche matin, car toute la semaine sainte, il était près de Berlin.

« Fürstenberg/Oder

Bien cher Monsieur Besacier,

Bien chers Amis,

Votre lettre du 29 février m'est arrivée le 30 mars et depuis je n'ai plus aucune nouvelle de France. J'ai pourtant passé cinq jours à Fürstenberg la semaine passée, c'est-à-dire que le courrier ne va pas toujours très bien... enfin pas de nouvelles, bonnes nouvelles, je l'espère tout au moins.

Chez moi, tout continue à aller pour le mieux, c'est une façon de parler tant au physique qu'au moral. Si l'hiver n'a pas été très froid, le printemps a été long à venir : c'est pour Pâques (1) que nous avons eu les premiers beaux jours. L'Oder était très haut ces temps-ci, c'est tout juste si les remorqueurs (2) pouvaient passer sous les ponts, mais l'eau commence à baisser.

J'ai passé la semaine sainte à une trentaine de km de Berlin, où nous avons mené du charbon. Pendant tout le temps que j'y étais, il n'y a eu qu'une petite alerte, mais depuis je crois qu'il y a du nouveau. Le dimanche de Pâques à midi nous arrivions à Fürstenberg, j'ai pu assister à la messe de 18h et faire mes Pâques (3), en compagnie d'un autre marinier qui ne les avait pas faites depuis douze ans. Combien d'autres hélas qui avaient l'habitude de les faire et cette année ne se sont pas approchés des sacrements !

(1) - Pâques, le 9 avril.

(2) - Les remorqueurs dotés d'un moteur et d'une cheminée poussaient le convoi de péniches.

(3) - Faire ses Pâques : c'est aller communier et au préalable se confesser . Cette pratique était très suivie, du moins dans les Monts du Lyonnais.

suite p.2